

## Sensibilités romantiques

René de Chateaubriand,  
**Mémoires d'outre-tombe** (1809)

Victor Hugo, **Les feuilles d'automne** (1831)

Victor Hugo, **Hernani** (1830)

Alfred de Musset, **Confession d'un enfant du siècle** (1836)

Les deux premiers textes relèvent de l'autobiographie.

*Tombe de Chateaubriand, îlot du grand Bé, Saint Malo.*



Les **Mémoires d'Outre-tombe** s'affichent explicitement comme telles.

Le terme de « Mémoires » évoque une autobiographie orientée vers le rôle politique ou historique qu'a pu jouer un personnage important : les **Mémoires de Saint Simon** par exemple racontent la vie à la cour, telle que l'a vue le duc de Saint-Simon, à la fin du règne de Louis XIV. Les **Mémoires du général de Gaulle** mettent en avant l'histoire de la seconde guerre mondiale et le rôle politique joué par l'auteur.

Chateaubriand a lui-même eut plusieurs postes diplomatiques qui peuvent justifier cette appellation de « Mémoires », mais il y raconte aussi son parcours personnel, son enfance, sa jeunesse, son travail littéraire.

Ce début rappelle sa naissance à Saint-Malo, dans une famille noble qui, ruinée, s'est enrichie au cours du XVIIIème siècle grâce à l'activité du père de famille, engagé dans le commerce, y compris celui des esclaves. Chateaubriand est le dernier enfant d'une famille de 10, dont les quatre garçons sont déjà morts (trois avant l'âge d'un an. Le seul survivant Jean-Baptiste a été guillotiné pendant la révolution en 1794). De ses six sœurs, quatre sont décédées au moment où il écrit les mémoires d'Outre-tombe : deux presque à leur naissance, les deux autres Julie et Lucille en 1799 et en 1804.

Le texte de Victor Hugo s'inscrit en revanche dans une œuvre poétique (le texte lui-même est écrit en alexandrins), dont la tonalité mélancolique est très affirmée. Le poète y effectue un retour sur sa vie passée, en se considérant déjà comme vieillissant (il a 29 ans). Il est originaire de Besançon, où son père, général d'empire était en garnison au moment de sa naissance. C'est le dernier d'une famille de trois garçons.

Les deux textes mettent en avant la singularité de ces naissances :

Chateaubriand insiste sur l'atmosphère lugubre : « **rue sombre et étroite** », « **partie déserte des murs de la ville** ». Il insiste sur la présence de la mer : « **une mer qui s'étend à perte de vue** », « **le mugissement des vagues** » et n'hésite pas à parler de tempête : « **une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne** », « **la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil** ». Ces éléments apparaissent comme prémonitoires de ce que sera sa vie, qu'il considère comme déjà frappée par la mort : la formule oxymorique « **J'étais presque mort quand je vins au jour** » est à cet égard particulièrement frappante. Le rappel du « **frère infortuné** » (Jean-Baptiste, guillotiné) appuie cette dimension morbide. Tout contribue ainsi à annoncer un destin hors du commun, marqué par la souffrance et l'errance : les termes de « **tristesse** » et de « **malheur** » sont employés et la dernière phrase fait intervenir « **le ciel** » pour définir des « **destinées** » (noter le pluriel).

Victor Hugo, quant à lui, insiste sur le contexte historique et politique de sa naissance : il met en évidence le siècle « naissant » et l'émergence de l'empire : la répétition de « **déjà** » suggère un processus en marche et le chiasme (Napoléon/Bonaparte-premier consul/empereur) fait de ce dernier une figure triomphante. A l'inverse, la naissance

de Victor Hugo apparaît comme hasardeuse : dans la comparaison « **jeté comme la graine au gré de l'air qui vole** », les allitérations Gr/ai/r appuient la fragilité. Victor Hugo se définit d'abord par des termes négatifs « **sans couleur, sans regard et sans voix** », avant de se qualifier par l'adjectif « **débile** » qui génère une proposition consécutive : « **qu'il fut, ainsi qu'une chimère/ Abandonné de tous** ». On peut noter ici le rejet en début de vers de « **abandonné** » et la comparaison à une « **chimère** » (entre le monstre et le rêve impossible). La faiblesse du nouveau-né est encore appuyée par la comparaison avec « **le frêle roseau** », tandis que le « **cou ployé** » suggère déjà l'accablement sous le poids du malheur et du souci. L'aboutissement de cette image se fait par l'antithèse « **sa bière et son berceau** », que renforce l'allitération en b.

A l'inverse de Chateaubriand, la vie de Victor Hugo apparaît comme le renversement de l'ordre prévu : les deux vers « **cet enfant que la vie effaçait de son livre /et qui n'avait pas même un lendemain à vivre** » envisagent la disparition qui était en train d'arriver. A noter l'effet de surprise très théâtral de l'expression « **C'est moi** ». La fin du passage est un hommage à sa mère, présentée comme la seule capable de détourner la mort de son fils. Le terme d'amour est répété deux fois, associé à un lexique de la générosité : « **prodigués** », « **épanchait** », « **ne mesurait pas** », usage des pluriels « **soins** », « **vœux** ». La mère nourricière est au final totalement sacralisée par la mention du « **lait pur** » et l'apposition de « **ange** ».

### Le héros romantique : Hernani

**Hernani** apparaît comme une œuvre « manifeste » dont la représentation le 25 février 1830 a donné lieu à la fameuse « Bataille d'**Hernani** », où se sont affrontés partisans et adversaires du théâtre romantique.

**Hernani** est le nom pris par un jeune noble espagnol qui s'est transformé en brigand, suite à la persécution de sa famille par le pouvoir royal. Il est en compétition avec Don Carlos (le futur Charles Quint), déjà roi d'Espagne, mais qui espère être élu à la tête du Saint Empire germanique. Tous deux sont amoureux de la même jeune femme, Dona Sol, que son vieux tuteur, Don Ruy Gomez veut également épouser. Dans cet extrait, Hernani s'adresse à Dona Sol, cherchant à la détourner de lui, alors même que ses compagnons d'infortune, poursuivis par Don Carlos ont été tués et qu'il est le dernier survivant.



*Ousmane Sow, Victor Hugo, Besançon*

Le texte oppose deux types de « héros ». En évoquant ses compagnons, Hernani présente des combattants, dont il souligne le courage par le superlatif : « **C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne** ». Il les associe à la « **montagne** », ce que suggérait déjà l'apostrophe première : « **mont d'Aragon** ». Cette supériorité les rapproche du ciel et leur confère symboliquement une étroite proximité avec Dieu :

« **Tous sur le dos couchés, en justes, devant Dieu  
Et s'ils ouvraient les yeux, ils verraient le ciel bleu !** ».

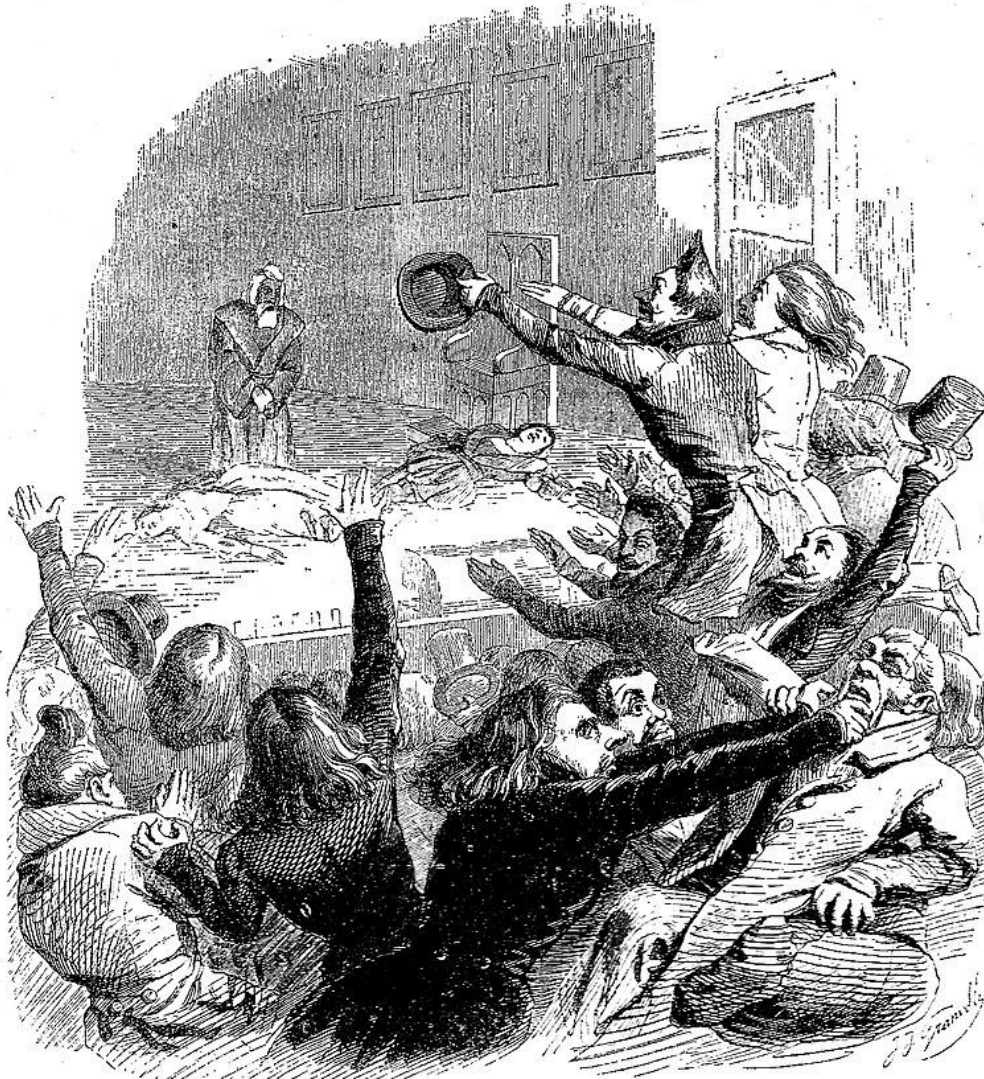
On est ici très proche de l'héroïsme de l'épopée : le combattant pour une cause juste, dont la légitimité est garantie par le divin.



Mais le héros romantique se définit de manière totalement inverse :

- Il se caractérise d'abord par sa solitude : «  **tout me quitte, il est temps qu'à la fin ton tour vienne** », «  **Car je dois être seul. Fuis ma contagion** ».
- Ce dernier terme de «  **contagion** » suggère la maladie et Hernani développe cette image en se présentant comme une force destructrice pour son entourage (A rapprocher par exemple du narrateur dans  **Confession d'un enfant du siècle**, qui manque de tuer celle qu'il aime et s'en aperçoit avec horreur) : «  **Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !** ».
- Il se présente avant tout comme «  **une force qui va** », un être en mouvement mais vers un but ignoré, qui n'est évoqué ici qu'en des termes négatifs «  **Je descends, je descends** » et aboutit à une image infernale : «  **et l'abîme est profond/Et de flamme et de sang je le vois rouge au fond** ». Tous les termes renvoient à une malédiction subie : «  **agent aveugle et sourd** », «  **poussé d'un souffle impétueux** », «  **destin insensé** », «  **une voix me dit : marche** », «  **chemin fatal** », que Hugo associe à la souffrance et à la mort : «  **mystères funestes** », «  **âme de malheur** », «  **ténèbres** », «  **tout meurt** », «  **malheur** », «  **mal** ».
- La construction des phrases, qui se développent sur plusieurs vers, avec des reprises et des enjambements accentue cette impression de course à l'abîme, qu'accroissent également les exclamatives et les interjections («  **Oh** » ; «  **Hélas !** »).

Le héros romantique se voit lui-même comme un mystère. S'il cherche à s'analyser et à se comprendre, il reconnaît son impuissance à y parvenir.



*La bataille d'Hernani, Gravure de Grandville (1830)*

## Le héros romantique : le mal du siècle (Confession d'un enfant du siècle)

Avant de raconter son histoire personnelle, le narrateur de la **Confession d'un enfant du siècle** propose cette analyse politique et histoire des hommes de sa génération, fils des soldats de l'empire, parvenus à la jeunesse pendant la Restauration (de 1815 à 1830, d'abord avec le règne de Louis XVIII, puis celui de Charles X, à partir de 1824).

Il rappelle tout d'abord la fin de l'empire napoléonien (1815) en assimilant Napoléon à César et en mentionnant les généraux vainqueurs anglais (Wellington) et prussien (Blücher). Il décrit alors le retour dans leurs foyers de tous les anciens combattants de l'empire. Musset souligne leur épuisement (« **une lassitude sans bornes** ») qui semble contaminer toute la société française : le vocabulaire multiplie les termes qui renvoient à la vieillesse : « **vieux rois** », « **vieille armée en cheveux gris** », « **si vieux, si mutilés** » et l'allégorie de la France hésite entre le sommeil et la mort : « **Ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance et s'endormit d'un si profond sommeil que se vieux rois, la croyant morte l'enveloppèrent d'un linceul blanc** ».

Les enfants des anciens combattants se retrouvent dès lors dans un monde paralysé, qui ne leur offre plus aucun espoir : « **Alors s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse** ». L'évocation de leurs rêves, l'épopée napoléonienne avec son ouverture sur le monde « **des neiges de Moscou** » au « **soleil des Pyramides** », de leur goût de l'aventure (« **ils avaient rêvé** », « **ils avaient dans la tête tout un monde** ») et de l'héroïsme (« **un sang brûlant** », « **ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre** » ; « **on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées** ») expliquent l'étendue de leur désillusion devant la vacuité du monde : « **ils regardaient le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain** ». Si la religion perdure et si pour un romantique comme Chateaubriand, elle reste un appui et un idéal, pour Musset, en revanche, elle est loin de satisfaire ses aspirations.



*Henri Gervais, Rolla ou le suicide pour une courtisane (1878)  
D'après le poème de Musset, « Rolla »*

Dans la suite de son texte, Musset continue d'envisager le parcours de ces jeunes gens : la désillusion et l'ennui conduisent rapidement au cynisme et à la débauche dont il est difficile de s'extraire, même lorsqu'intervient la passion amoureuse.